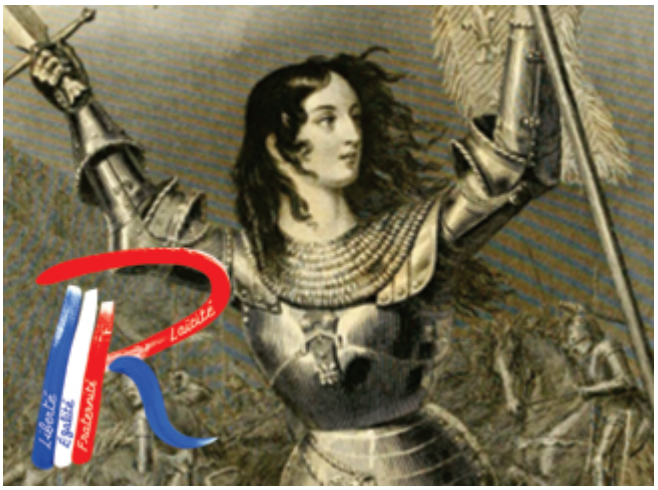
Abdel, mon Pote, ils t'ont tué ; je ferai honneur à ta mémoire…

écrit par Parachutiste | 28 décembre 2015



Abdel, mon Pote

(pour des raisons de discrétion, j'ai remplacé le nom de mon vieil ami : Abdel n'est donc pas son véritable nom).

Tu t'appelais Abdel.

Français dans le cœur, dans les tripes, français au plus profond de toi. De naissance algérienne, fils de Harki qui avait donné sa vie pour la France, pour le drapeau tricolore, pour des promesses … pour des promesses oubliées, reniées, bafouées, piétinées …

Tu en étais fier, de ton père. Et tu m'avais expliqué, un soir, une nuit de garde, que ton engagement – tes engagements plutôt – tu l'avais souscrit en l'honneur de ce père dont tu parlais avec émotion et ferveur.

Tes engagements : Parachutiste d'Infanterie de Marine, et ensuite Légionnaire.

L'Algérie, ton pays d'origine, tu ne voulais plus y retourner,

car elle n'était plus TON Algérie. On te l'avait volée, me disais-tu. Et ce « ON », ce n'était même pas – ou pas seulement – l'État français qui pourtant avait si cruellement trahi ton père, ta famille, ses convictions, ses espoirs. Non, ceux qui te l'avaient volée, c'étaient ceux que tu croyais être tes frères, tes compatriotes qui, un jour, s'étaient retournés contre tes proches, tes amis, tes semblables, les forçant à se soumettre ou à fuir. La valise ou le cercueil.

Tu étais alors trop jeune pour bien comprendre.

Alors, comme tant d'autres, avec les Pieds Noirs eux aussi trahis, ton père vous fit embarquer sur l'un des bateaux rejoignant la Métropole, avec de bien maigres bagages.

Ta famille connut ces camps de regroupement, la promiscuité, le manque d'hygiène, le mépris de la part de l'administration française : tout cela fut alors votre quotidien.

Je crois bien qu'il n'y eut qu'à moi que tu fis autant de confidences. Tu me disais ne rien avoir de commun avec tous ceux-là qui, après les événements d'indépendance, ne réussirent qu'à affaiblir ton pays d'origine, et à le faire régresser, année après année.

Tu me répétais :

Je ne suis pas comme eux. J'aime la bière, j'aime le jambon, je ne suis pas musulman, et même si je ne vais pas à la messe, je suis chrétien comme vous.

Tu avais réellement fait tienne cette fière devise de notre régiment parachutiste : « **Etre et Durer !** ».

Et tu rayonnais le jour où tu fus nommé sergent.

À l'époque, tu ne m'appelais pas encore « Mon Commandant ». Quant à moi, je ne t'ai jamais appelé « Mon Pote », naturellement, pas plus que les autres petits gars placés sous ma responsabilité. Aujourd'hui, pour toi, ce n'est pas

pareil.

Nos liens d'estime et d'amitié étaient forts, et le demeurèrent.

Il y eut le Tchad, le Liban, l'année 1983 de sinistre mémoire où tant de nos frères d'armes furent tués d'un coup à Beyrouth par une bombe musulmane.

J'eus plus de chance. Plus tard, une rocket, le VAB renversé sur le côté dans un bruit terrible, les genoux brisés, l'évacuation sanitaire en Métropole… Aujourd'hui, de belles cicatrices.

Tu étais alors redevenu civil. Mais au décès de ton père, tu repris du service en signant un nouveau contrat d'engagement, cette fois chez les bérets verts.

La rage au ventre, ne voyant pour toi d'autre horizon que l'armée française, une nouvelle médaille à la poitrine, tu étais fier d'avoir donné de ton sang pour la dignité de ton pays, et pour cela, un certain orgueil au cœur.

Lorsque nous nous revîmes à Paris, lors d'une de ces nombreuses commémorations auxquelles nous nous faisions un devoir de participer, avec ta cheville en miettes et tes jambes martyrisées par de multiples éclats de métal, je constatais à quel point, physiquement comme psychologiquement, tu avais été marqué.

Autour d'une bière, puis d'une deuxième, tu m'expliquas ta vie d'après, ta vie d'alors, tes recherches de travail souvent infructueuses, ta retraite d'ancien militaire qui ne venait qu'au compte-gouttes. Tu me décris le calvaire que ta femme et toi connaissiez.

Tu me fis part de l'hostilité, puis de la haine, stupide et inculte, que les « jeunes » de seconde et troisième génération faisaient preuve à ton égard, toi l'ancien militaire, dans

cette banlieue où vous habitiez. Ceux qui ne pensent qu'à détruire tout ce qui ne leur ressemble pas. Pour ceux-là qui n'avaient rien compris à l'histoire pour ne pas l'avoir vécue, et pour s'en inventer une à leur convenance pour les besoins d'une pseudo-cause absurde, tu étais le « faux frère », celui que l'on désigne comme bon à abattre !

Ta femme fut insultée en bas de votre immeuble, menacée, molestée.

Alors, fut organisé à la hâte, avec des copains, votre déménagement qui se fit le plus discrètement possible, une nuit, en catimini, de vos pauvres affaires.

À l'étroit dans votre petit appartement, tout rappelait votre histoire, votre passé, ton passé surtout. D'ailleurs, on ne pouvait que voir, dans l'entrée, bien en évidence, tes deux bérets, l'un vert de la Légion, l'autre rouge des Paras.

Abdel, mon Ami, mon Frère d'Armes, tu as aujourd'hui disparu, tu as prématurément rejoint Saint Michel. Nous ne serons plus ensemble sur les photos de nos rassemblements d'Anciens, je ne t'entendrai plus ressasser tes souvenirs douloureux.

D'une certaine manière, t'ont tué à la fois la haine aveugle et imbécile de ces fous incultes qui se veulent représenter une soi-disant meilleure des communautés, et l'abandon criminel d'une administration lâche et veule.

Abdel, mon Pote, ce soir, en ce jour de Noël, où pourtant la paix devrait régner dans les cœurs, contemplant cette photo prise un jour par ta femme et nous représentant tous les deux en grande tenue, je réalise à quel point je n'ai jamais autant désiré faire honneur à ta mémoire (certains auraient dit te venger), à celle des tiens, des nôtres, de ces centaines d'innocents massacrés sur notre sol, à notre Patrie méprisée, à nos valeurs bafouées, à notre drapeau souillé …

Le jour viendra prochainement où vin sera en passe d'être

tiré. Il risque fort d’être plutôt aigre : qui va le boire et faire la grimace ?

Quant à nous, qui nous regroupons pour l’instant dans le silence, nous ne nous comporterons pas en bisounours, **car nous ne sommes pas des « bobos à bougies »**.